

François Gaudin, *Socioterminologie, une approche sociolinguistique de la terminologie*

Françoise Dufour



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/2188>

DOI : [10.4000/praxematique.2188](https://doi.org/10.4000/praxematique.2188)

ISSN : 2111-5044

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2004

Pagination : 208-212

ISSN : 0765-4944

Référence électronique

Françoise Dufour, « François Gaudin, *Socioterminologie, une approche sociolinguistique de la terminologie* », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 42 | 2004, document 15, mis en ligne le 01 janvier 2010, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/2188> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/praxematique.2188>

François GAUDIN

SOCIOTERMINOLOGIE, UNE APPROCHE SOCIOLINGUISTIQUE DE LA TERMINOLOGIE

Bruxelles, de Boeck. Duculot, 2003, (286 pages)

Socioterminologie prolonge et approfondit les pistes ouvertes dans l'ouvrage de 1993, au titre plus programmatique, *Pour une socioterminologie*. L'ambition est de rendre compte de l'évolution du champ disciplinaire de la terminologie sous l'impulsion la sociolinguistique qui, à partir des années 70, a ébranlé les présupposés des théories dominantes d'inspiration Wüstérienne qui figeaient l'évolution de la discipline.

L'ouvrage s'ouvre sur une *présentation de la socioterminologie*, « étude des termes qui servent à véhiculer des significations socialement réglées et insérées dans des pratiques institutionnelles ou des corps de connaissances », « cette branche de la lexicologie [qui] dépasse de beaucoup les applications de type traductionnelles, documentaires ou normalisatrices auxquelles on la résume souvent » (11).

La socioterminologie se caractérise par l'étude de la circulation sociale des termes et de leur appropriation, ce qui implique l'analyse des pratiques langagières, du fonctionnement discursif et du parcours historique des termes en lien avec l'histoire des idées. Gaudin invite à la découverte de ces aspects en 7 étapes d'un « parcours » à travers l'histoire et les avancées théoriques de la discipline.

La première, *Approche critique et historique de la terminologie*, présente les fondements de la théorie est-autrichienne d'Eugène Wüster qui, dans les années 30, sous l'influence de la logique, rêve d'une unification des savoirs par la rationalisation de la langue, sur le modèle de la mathématique, langue parfaite et consensuelle, au service de la science. À la monoréférentialité, qui fonde la relation de bi-univocité entre un concept et un terme, Gaudin oppose le caractère social de la référence, conçue comme un acte dynamique de co-construction perpétuelle du monde, dans l'interaction. La terminologie classique, jusqu'aux années 80, prône au contraire une vision fixiste des catégorisations qui nie toute répartition sociale et toute historicité. Tournée vers la normalisation, elle repose sur une approche conceptuelle et onomasiologique. Le vocabulaire, appréhendé de façon relationnelle et hiérarchisante, est représenté par des *arbres de domaines*. À la notion de *domaine* qui pose problème par l'idée de clôture qu'elle induit, Gaudin préfère celle de « discours d'interface » (Guespin 1989) à travers lesquels les chercheurs de disciplines différentes négocient leurs catégorisations, et la notion foucauldienne plus large de *formation discursive* ou l'ensemble des discours qui détermine « un horizon du dicible » et qui rassemble un savoir prenant la forme d'une *épistémé*.

Dans l'approche classique, le *terme* renvoie à la notion de *concept*, comme opération mentale d'abstraction dans une visée mentaliste du sens linguistique. Pour l'auteur, les termes circulent, sont l'objet d'échanges et de négociation : le concept est une construction dynamique résultant de l'interaction dialogale et interlocutive.

Enfin la coexistence de plusieurs monosémies appartenant à des communautés discursives différentes démontre le caractère puissanciel du signifié qui, s'il est unique, reste toujours disponible pour d'autres contextes.

Le chapitre 2 explore *les outils méthodologiques et d'analyse inspirés de la sociolinguistique*. L'approche est légitimée par un certain nombre de phénomènes qui caractérisent les pratiques langagières scientifiques et techniques (contacts de langue, choix en matière de politique linguistique, équipement terminologique des langues minorées, dimensions identitaires) pour lesquels une étude des causalités internes au système de la langue ne suffit pas mais qui nécessitent de prendre en compte les variables sociales, le sentiment linguistique des locuteurs, les représentations et les idéologies qui les sous-tendent.

Pour échapper au dilemme, linguistique ou sociolinguistique, Gaudin opte pour la proposition de Vendryès, de « l'étude des systèmes linguistiques de groupes de locuteurs » (81). La reconnaissance de l'hétérogénéité des discours et de l'hétérogénéité énonciative rend par ailleurs caduc ce dilemme, la linguistique devenant une linguistique de l'interaction : le mot étant « le produit de l'interaction du locuteur et de l'auditeur [...] et le territoire commun du locuteur et de l'interlocuteur » (Bakhtine 1977 : 123-124).

Gaudin explore ensuite l'opérativité du « praxème, outil à produire du sens » (Lafont 93 : 277), particulièrement indiqué dans les contextes professionnels où l'usage terminologique s'inscrit dans des pratiques. L'auteur illustre le type de négociations cognitive et dénomminative qui se jouent dans des groupes interdisciplinaires autour de la catégorisation de certains termes, selon les réseaux praxémiques dans lesquels ils sont insérés.

Les chapitres 3 et 4 sont consacrés à la vulgarisation scientifique (VS), peu abordée dans les ouvrages de terminologie qui, défendant la stabilité conceptuelle des termes circonscrits dans des définitions, la rejettent dans le champ de la sociolinguistique. Cependant, la VS, en tant que moyen de diffusion sociale des savoirs, est un des lieux où se manifestent « les stratégies linguistiques de pouvoir qui consistent à utiliser des signes pour leur valeur symbolique de prestige » (105).

Ensemble de discours sur le discours savant mais qui n'a pas vocation à se substituer à celui-ci, la VS est une « appropriation dialogique des savoirs » (113) qui implique « une extension du groupe sociocognitif pris

comme lectorat » (108) et une responsabilité auctoriale du rédacteur qui, se trouvant dans la position intermédiaire « du troisième homme », imprime son point de vue sur l'objet et produit une *recatégorisation*. La conciliation des points de vue, sur le modèle des délibérations collectives des articles de dictionnaires, serait recommandable pour la VS de façon à préserver le transfert du savoir tout en le socialisant. Par sa structure narrative, la VS relève du genre littéraire qui suppose une relation coopérative entre auteur et lecteur.

Le chapitre 5 recense les liens entre *sémantique et terminographie*. Dans l'hypothèse générale d'un sens stable ou moyen, les termes font l'objet d'une standardisation qui donne lieu à l'établissement de nomenclatures dans une perspective prescriptive et normalisatrice, évacuant ainsi la répartition sociale et l'histoire des connaissances. Cette conception d'une sémantique lexicale (et non pas discursive) se heurte à la labilité des sens en contexte.

Dans les approches descriptives qui raisonnent en termes de structures ou de réseaux (modélisateurs de connaissances), le sémanticien peut choisir l'approche relationnelle des unités de sens entre elles ou l'analyse par définitions qui est la plus utilisée mais qui présente l'inconvénient de l'imposition d'un seul point de vue. Ces deux approches complémentaires ont abouti au modèle descriptif de G. Otman qui analyse les relations paradigmatiques et les relations syntagmatiques « typiques ». L'approche onomasiologique est abandonnée au profit d'une démarche sémasiologique inductive qui consiste à recourir aux contextes : définitoire, encyclopédique et langagier. La pluralité d'interactions nécessitée par la description de la « plasticité du sens » intègre la diversité des points de vue des récepteurs (et non pas seulement celui de l'émetteur). La fiche (reprise par P. Lerat) décrit les relations lexicales et prédictives et permet d'introduire la polysémie, en prenant en compte le caractère « pluridominal » du terme ou la mise en circulation concurrente de deux emplois consécutive à l'évolution des techniques qui modifie le sens en discours puis la signification (ex. de *fermentation*, 168).

Le chapitre 6 aborde les liens entre *terminologie et politique linguistique*, ou *glottopolitique* pour Gaudin qui inclut, en sus des pouvoirs décisionnels, les sphères d'usages qui conditionnent le développement de la terminologie.

La construction des normes se réalise selon un double processus de *normalisation* « qui vise à la construction consciente d'une norme unifiée » et de stabilisation de formes qui prennent le statut de normes selon « la norme, le processus responsable de la logique même de tout un système linguistique » (Guespin 1993 : 218).

Par ailleurs, se pose la question de la légitimité scientifique des principes sur lesquels se fondent les modalités des réglementations : dans la lutte contre les emprunts, préférence est donnée à la filiation gréco-latine, les « droits du sang », contre la présence de l'anglo-américain, « le droit du sol » (Carcassonne 1994 : 332).

En tout état de cause, « ce n'est pas par le légal que l'on parvient au légitime » (Gaudin 1996) et les modalités doivent respecter les usages des locuteurs. Il s'agit moins d'imposer que de proposer, moins de viser à la « qualité de la langue » que de favoriser une « ergonomie linguistique, au sens où il s'agit de faciliter à chacun l'usage, demain de sa propre langue pour parler des technologies et des sciences et donc de se les approprier » (204).

Le chapitre 7 s'intéresse au rôle heuristique et cognitif de la métaphore en terminologie mais aussi à son caractère idéologique (à travers de nombreux exemples, notamment de la génétique : *code*, *patrimoine*, *hérédité*). En effet la métaphore, en établissant des analogies entre des champs culturels différents, offre un univers de ressources pour l'imaginaire scientifique, mais le choix d'une métaphore, par le passage d'un domaine expérientiel à l'autre, réalise le transfert des représentations qui y sont liées et, en contraignant notre appréhension du réel, marque l'exercice d'un pouvoir.

Gaudin relate le procès en *impostures intellectuelles* (Sokal et Bricmont 1996-99) qui concernait l'usage abusif, dans le champ des sciences humaines, de termes scientifiques, dans le non-respect du sens premier considéré comme sens « vrai ». Cette polémique met à jour le pouvoir symbolique exercé par les sciences « dures » sur les sciences « molles », à travers les modèles qu'elles leur imposent. La conception de la propriété des termes scientifiques, qui suppose une vision immanentiste du sens interdisant son détournement, conduit à un contrôle des emprunts qui, mené à son terme, s'assimile à une atteinte à la liberté de penser. Cependant, sans nier le rôle créatif de la métaphore et de l'emprunt, le respect d'une éthique langagière s'impose, dans le champ scientifique, à travers des normes épistémiques minimales.

Cette question rejoint la problématique centrale de l'ouvrage, à savoir celle de la circulation sociale des termes et à travers eux, des savoirs. La genèse des termes a partie liée à l'histoire des idées ; c'est pourquoi la socio-terminologie ne peut se limiter à la satisfaction des besoins terminologiques, elle a un rôle scientifique à jouer dans la formulation des savoirs et, de ce fait, doit intégrer la dimension historique et la réflexion épistémologique.

Le parcours critique des dimensions multiples de la socioterminologie et de ses enjeux dans lequel nous entraîne Gaudin est touffu et étoffé d'exem-

plications détaillées. Les nombreuses références documentées révèlent le souci permanent de l'auteur de discuter les points de vue différents qui s'affrontent ou se côtoient et d'œuvrer à la construction d'une discipline ouverte aux préoccupations sociales et intégrant une dimension « métaterminologique ».

Françoise DUFOUR
Praxiling